

Une salle de classe vide. Des anciennes tables d'écolier au centre, un tableau en ardoise au fond. Madame Stoë entre comme une furie dans la salle de classe, ferme à clé, est très agitée. Hors scène des cris d'enfants.

Elle : Je crois que je ne sais plus concilier plaisir et quotidien. Quelle maîtrise de moi ?
Allez-vous en !
Je ne peux plus ni vous voir ni vous aimer ni vous apprendre quoi que ce soit ! Grandissez tout seuls ! *On lance une balle sur la porte.* Sauvages !

Un temps. Les cris d'enfants sont moins forts.

Pourquoi suis-je aussi touchée ? Imbécile ! C'est la plus constructive et désarmante relation que je n'ai jamais vécue. Les enfants, ça sait vous faire peur, ça vous met face à vous-même. Terribles, terribles. Et je peux dire que je ressemble souvent à de la raclure de femme sous leurs yeux. Je suis comme une grande miette qu'ils ont hâte de manger. Mais ils me laissent le suspens entier « on ne vous mangera que lorsque vous aurez engraisée de haine et de désespoir, m'dame ». T'inquiètes, t'inquiètes, j'étais peut-être une pôv' première de la classe plus jeune, mais j'ai appris à devenir tigresse.

Je ne me reconnais plus dans les traits insouciantes et insolentes de l'enfance. Je n'ai rien en commun avec eux. Pas même les balbutiements du langage. Mes mots bredouillent moins, je peux les ordonner, les dire même s'ils sont tabous ou trop lourds, je peux crier oui, je peux vociférer, clamer, avouer. J'ai cessé de vagir, moi ! Je voudrais qu'ils me comprennent, qu'ils saisissent mes regards et mes prières pour eux. J'ai l'espoir intime et mal barré que les portes de la vie leur soient grandes ouvertes.

La société est plus compliquée et rude que ma salle de classe mes p'tits hommes, elle vous donnera pas de bonbons à 16h, elle, cette grosse femme moribonde et puritaine. Elle a les seins lourds, la société, ils lui font mal d'allaiter tout ce monde, et il n'y aura plus une goutte de lait pour vous. Si je pouvais... Je ferais au moins semblant de vous en offrir. Mais mes seins n'ont pas le poids suffisant pour éduquer autant de courts sur patte. Et si je t'en donne un, faut que je donne le deuxième à Titouen, puis tous voudront téter ma chair. Est-ce que j'ai assez de corps pour donner toute cette attention ?

Je sais à peine me tenir moi-même certains jours, alors...

« Madame, à quoi ça sert d'apprendre le français ? » Malotrus ! Malandrins ! Malappris ! Que je maudis, je maudis l'inventeur du clavier Azerty. Essaie d'apprendre la grammaire, la conjugaison et l'orthographe à ceux qui apprennent l'alphabet par *chante comme on chante d'ordinaire l'alphabet A.Z.E.R.T.Y.U.I.O.P.Q.*

Si je n'apprends pas la langue à ces devenirs parlants, qu'ai-je à offrir ? Oh, qu'est-ce à dire ?

« Pourquoi on apprend le passé simple ? Mon cousin qui voyage beaucoup dit que dans toutes les langues l'important c'est le présent. »

Alors, regarde ce que je fais de l'Histoire, je l'ampute de sa dimension temporelle, je l'emballe dans le vide et j'essuie les tables de multiplications avec.

Le vrai défi, c'est de ne pas répondre, de faire comme si tout ce qui sort de leur bouche n'est définitivement pas Vérité, mais Connerie, Insolence, Défaut de Rationalité.

« Ça sert à rien, ça sert à rien, ça sert à rien ».

Comment dire oui ? Être une fuckin' nihiliste, approuver le fait qu'ils soient déjà blasés ? J'ai mis plus de temps qu'eux, mais oui, un oui éternel et déchirant mes p'tits loups... Ça ne sert à rien. Ces craies ? Servent plus à rien. Ces encyclopédies ? À rien. Ma voix tendue, nerveuse et empathique ? À rien, non à rien...

Ce dont je rêvais, moi ? Ce que je rêvais d'être ? Je rêvais de mettre le corps en premier, pour pallier mon inadaptation à m'exprimer, pour m'enfuir en moi-même. Danseuse. De cabaret. Aux seins nus, peut-être. Avec des grelots sur les mamelons qui sentent le bonbon rose et vert. Rose et vert oui, comme ma jupe à frange. Rose lavande et vert amande. Je n'aurai pas eu à parler pendant des heures devant des oreilles sourdes. Non, tous les yeux auraient été sur moi, sur ma souplesse, ma franchise, ma nature ! Sous les néons nébuleux, j'aurai été toute autre, une vraie lune mouvante... Une vraie dingue. Dans tous les métiers, on fait son show, on performe un travail, on se lève tôt pour défroisser son costume. Sur scène au moins, on ne ment pas sur ses intentions. Quand on danse, on sait pour qui. Même si c'est pour soi-même. À qui ai-je le mieux appris, mmh ? À mon corps, ce grand clown.

Ça, y'en a fallu de l'éducation pour en arriver là. Tu crois que ça tient tout seul tout droit cette affaire ? Je lutte chaque jour pour ne pas flancher devant eux, attirée par le sol, disparaître sous leur regard et les laisser régner. Ils sont tout petits, ils sont minuscules mais des fois, quand je me sens déborder d'impatience et de fatigue, je les vois comme des géants qui pourraient m'attraper par la taille et me balader en l'air jusqu'à leur grotte où on brûle le Bescherelle pour se chauffer la nuit. Brave petits impertinents !

Excusez-moi, excusez-moi de ne pas vous préparer au dehors, au plus tard et au plus rien. Dans le cœur ! Vous êtes des géants dans ce cœur trop nature et morveux ! La mollesse du corps pourrait me faire voir rouge à chaque morsure de vos mots d'évidence. Comment dévier vos vies trop vite tracées, hein, comment ? J'ai la larme dans la bouche qui m'empêche d'expliquer le cycle de l'eau. J'ai la langue dans les yeux qui m'obstruent vos visions du monde, qui ridiculisent mes tics et mes emphases. Vous êtes bien plus légitimes que moi à tenir ce rôle de maître. Je n'ai que des pots cassés à vous transmettre. Mais vous, instinctifs et imprudents, vous sentez cette nouvelle vie comme un terrain de jeu, cette courbe du chômage telle une balançoire. Ah ça, on s'en balance à cet âge-là des préoccupations putrides et tannées qui nous assiègent, nous, les trop vieux pour s'excuser d'exister. Au nom de la vie, restez en liberté. Moi je m'enferme avec ma mission, dans la puanteur des champs d'école. Cultivez-vous ! Par trombes, sans baisser les yeux, sans s'faire baiser par l'élite. Souffrez douleurs de la société, bonnets d'âne de la ville ; rebellez-vous, faites donc savoir aux aveugles et aux sourds que vous avez bien trop à dire, même sans l'école, pour vous taire.

Je ne peux pas vous apprendre sans désapprendre qui je suis et comment je l'ai appris. Nue. Nue devant vous mes ogres. Maîtresse sans amant, maître sans pouvoir. Dévorer. Ça cherche à nous dévorer.

*écrit au tableau « L.I.B.E.R.T.É »
change de chaise pour chaque réplique*

« J'écris ton nom pour aussitôt l'oublier »
« J'écris ton nom, mais avant je gratte la croûte de mon genou »
« J'écris ton nom, mais l'accent est grave ou aigu ? »
« Je n'écris pas ton nom, parce que j'suis une fille et on m'a appris que je n'aurai jamais la carrure suffisante pour y aspirer. »
« J'écris ton nom pour oublier le mien : Mohamed »
« J'écris ton nom parce qu'on m'y a obligée. »

Fuir l'école... Cette salle de classe poussiéreuse et entêtée. Fuyez mes galopins ! Je vous conjure d'extraire la vie en abandonnant ces bancs d'école dont personne ne veut plus.
Fuyez, je garde la maison. Je resterai là jusqu'au bout. Je tiendrai ce lieu, je tiendrai bon, vous ne pourrez plus jamais entrer.
J'épouserai ces tables et ce tableau jusqu'à ce que mort s'en suive.
Rien dehors n'a la force de me ramener à moi.

J'entends déjà les tambours, le bruit des pas dans la neige, les chants d'Egypte du Sud, la cascade, la cascade qui veille sur mes élans. J'ai trop contenu mon souffle. Aujourd'hui je dois m'arracher au bout de bois mort que je suis devenue pour m'évader sentir les forêts de cèdre. Trop peur de la mort pour m'enterrer où que ce soit.

*Elle se met à danser, muette, pendant plusieurs minutes.
Elle reprend, essoufflée :*

Il faut que j'ai le courage de mes désirs. Je veux entendre sonner la cloche des trains qui m'emmènent, celle des vallées et celle des temples, ceux qui sont très loin.
Je jette l'éponge, je rends mon tablier. J'aspire à être maîtresse de moi-même avant tout.

Un jour je serai la fière conquérante de mes émotions, par la force des choses je saurai me dompter et vous dompter. J'improviserai des chants guerriers et nous ferons ensemble une nouvelle lutte. On désenclavera leur stratégies, nous créerons un monde avec un espace immense pour vous. On imaginera votre place. Et on brûlera les télé ! Faut pas vous résigner ! Donnez à vos vie le sens qui vous semble juste et dément.

Qu'est-ce que j'en fais de vos poids, de vos promesses, de vos prophéties, de votre jeunesse ?
Au front la meute ! Au diable vos recyclages de pédagogie ! Nous n'irons pas au lit, nous irons tapisser les routes de nos empreintes. Nous sommes des devenirs loups intrépides et exigeants. Ne m'enlevez pas mes enfants, élevez-les !

On tambourine à la porte.

Provisieur : Madame Stoë ! Madame Stoë !

Elle regarde la porte et reste immobile. Un temps. Retambours.

Provisieur : Madame Stoë ! Je viens d'être prévenu de la situation par le personnel technique.
Laissez-moi entrer, nous pouvons discuter.

Un temps.

Provisieur : Je sais que vous êtes là Madame Stoë.

Un temps.

Provisieur : Comprenez-moi. La situation n'est pas « grave ». Nous ne retiendrons pas cette heure sur votre salaire.

Un temps. Elle s'agite.

Provisieur : Si nous ne pouvons pas discuter tous les deux, je crains que le personnel technique n'appelle les médias.

Elle jette plusieurs coups d'œil à la porte.

Provisieur plus calme : Écoutez Madame Stoë, j'ai pris conscience de votre malaise il y a déjà plusieurs semaines. J'aurai dû prendre des mesures dès cet instant-là.

Elle troublée : De quoi parlez-vous ?

Un temps.

Provisieur : Tout le monde sait que ce n'est pas un quartier facile Madame Stoë. Et puis même, partout de nombreux professeurs ressentent nombre de difficultés et de fatigue

Elle : Vous ne comprenez pas, je ne suis pas fatiguée. J'ai seulement besoin... J'ai seulement besoin... de me retrouver là. Sans eux. Sans les enfants.

Provisieur : Madame Stoë, vous savez ce n'est pas pour rien qu'il y a un psychologue dans les écoles de grandes villes. C'est plus qu'humain d'avoir besoin d'une pause.

Elle hoche la tête.

Elle : Une pause... Ce n'est pas d'une pause dont j'ai besoin. Tout ça est bien trop réel. Ici, monsieur le proviseur, il n'y a aucune fenêtre, aucune porte qui nous permette de nous échapper un peu. On est seuls ici. On est seuls tous les jours.

Un temps

Vous pensez sérieusement que ça me fait plaisir de péter les plombs comme ça ? J'ai jamais rêvé de cette vie.

Provisieur : Est-ce que vous avez l'intention de nous quitter ?

Elle : J'ai rien à dire. Le silence s'est engouffré dans ma tête. Seul du vent pourra vous répondre.

Provisieur : Vous avez le pouvoir de leur apporter ce qu'il y a de plus professionnel et vrai en vous, vous avez une influence.

Elle ricane.

Elle : Ah non m'sieur, j'ai plus rien à offrir moi. J'suis vidée.

ne parle plus au proviseur

Ma parole c'est elle qui me dévore. Pas eux. J'en ai marre de m'entendre. Faut entendre le ton que je prends quand je fais des dictées, quand je crie. Quand je voudrais dire autre chose. J'aimerais qu'il n'y ait plus un bruit. Dans cette salle. Dans ma gorge.

Un temps. Elle semble avoir oublié le proviseur.

Proviseur : Ouvrez-moi Madame Stoë. Pour moi il n'y a rien d'étranger dans ce que vous dites.

Un temps.

Proviseur : Ou je défonce la porte.

Elle regarde la porte, hésite. Va vers la porte doucement. Ouvre. Elle se dirige aussitôt vers un coin de la salle.

Le proviseur entre, précautionneux. Regarde un peu partout. Va s'asseoir à une table d'écolier.

Proviseur : Je viens de perdre 30 ans. Enfin 40. Cette salle aurait eu besoin d'un bon coup de ménage. Je ne sais pas si je me sens mélancolique ou soulagée d'avoir quitté les bancs de l'école. La même odeur traîne toujours, celle du refus de grandir. Vous avez bien grandi, vous, Madame Stoë. Je me souviens de votre affectation. Je pensais que rien ne pourrait jamais vous faire plier. Votre exigence et votre bienveillance sont vos meilleurs atouts. Vous êtes un vrai roc, un vrai mec. Si je suis devenu proviseur, c'est bien que j'en avais marre de la marmaille. J'ai pas supporté d'avoir grandi. Je leur pardonnerai jamais.

Elle tourne la tête.

Elle : C'est des vrais miroirs déformants, ces mômes. Parfois je me sens immense, vieillie, sans fraîcheur ni plaisir.

Proviseur : Et d'autres fois ?

Elle : Naine, sans expériences ni savoirs. Impositrice. Comme si j'étais une gamine payée aux 35h pour apprendre à d'autres mioches de mon âge.

Proviseur : On dit qu'il n'y a rien de plus méchant que ces demis hommes.

Elle : Ils ne sont pas encore comme nous. C'est peut-être ça qui fait mal, de se dire qu'ils finiront par connaître le monde.

Proviseur : Ne vous laissez pas abattre par ces jeunes gens. Ils ne sont pas comme vous, vous avez raison.

Elle : Je ne veux pas blâmer ces petits êtres pour toute la bêtise qui veille encore en moi. J'ai des

choses à régler. J'ai des choses à régler avec moi-même avant de prétendre apprendre à qui que ce soit.

Provisieur *la jaugeant*: Vous aviez l'air d'en avoir plus dans le ventre quand vous êtes arrivée ici.

Elle : J'en ai monsieur ! Et beaucoup. Mais j'ai aussi une âme.

Un temps. Elle s'assoit à une table à côté du proviseur. Se prend la tête dans les mains. La relève.

J'ai tout mon cœur pour eux. Je suis perdue face à moi-même mais je sais qu'ils sont tout aussi étourdis que n'importe quel marginal. Ils méritent mieux que vous ou moi.

Provisieur : La rudesse de la vraie vie, je ne vous l'apprends pas. Qu'est-ce que vous voulez maintenant ? Que je vous fasse installer un boudoir dans un coin de la salle de classe ? Hein ? Non mais faut me le dire si vous voulez plus de confort, si en plus des musées vous voulez les spas gratuits ? Je vous envoie quelqu'un pour vous emmener à l'école le matin ? Je vous appelle quand mon réveil sonne pour vous réveiller ? Vraiment, suffisent ces crises de diva ! Vous n'êtes plus une princesse madame Stoë. Pour la vie de rêve fallait sonner ailleurs.

Elle : Matez-moi donc cette hiérarchie qui prend ses grands airs. Vous parlez à un humain, là, pas seulement à une austère, un peu sage, un peu soupe au lait enseignante ou je ne sais pas trop comment vous m'appelez. J'ai mon ventre étalé partout sur les murs de cette classe !

Provisieur : Écoutez, sortons de cette salle, rien de bon ne peut se produire ici. Allons, je peux vous raccompagner chez vous.

Elle : Je suis... Je ne sais pas. Non.

Elle se lève, se déplace, commence à bouger ses bras.

La lumière est crue dans cette salle, chaque imperfection se laisse voir à loisir. Elles fusent de moi et n'ont qu'à rebondir dans cet espace sans sortie. Mon reflet est dans chaque objet, dans chaque môme. Je ne sais plus comment échapper à ma propre morphologie qui tangué. Je n'ai jamais rien sublimé. J'aurai voulu. M'inventer un avenir pirate, faire des acrobaties à Katmandou.

Un corps a mille possibles, il peut s'évader ou reconstruire. C'est lui qui choisit qui je suis. Il n'y a aucun désir ici. C'est inhumain. On rentre chez soi sans avoir goûté aucune ivresse. On a été « pas aimée » de la journée. Comme engourdie dans le corps qui peut bien plus. Ça fait autorité, ça ? J'ai les sens cachés par cette architecture. Cadence. Cadence. Le risque de me tâcher est indépendant de moi. Je n'ose plus m'alanguir. Si cette salle était pleine d'hommes et de femmes que je puisse frôler. Il est comme interdit de s'attendrir. Et j'ai pourtant tant de louves en moi, aux aguets.

Provisieur : Que voulez-vous ?

Elle : Pouvoir conjuguer maître et savoir.

Provisieur : Qu'est-ce qui vous en empêche ?

Elle : L'orthographe de mes hanches étroites.

Provisieur : Ce n'est pas une faute.

Elle : La grammaire se balade sur ma bouche. Je ne suis encore faite que pour vivre. Le vocabulaire de la passion me tend ses bras et m'étreint.

C'est un duel autant qu'une danse.

Il trébuche. Ils s'arrêtent de danser; gênés. Ils vont s'asseoir à des tables très éloignées.

Un temps. Elle balance ses jambes, il peaufine sa moustache.

Provisieur : Vous avez du désir, Mme Stoë ?

Elle : Oui.

Provisieur : Pour quel objet ?

Elle regarde le tableau.

Elle : Pour tous ceux qui laissent des traces. Ou qui effacent.

Provisieur : Effacer ?

Elle : Oublié l'instant d'après.

Provisieur : Ne puis-je échapper à cette sentence ?

Elle : Je ne tracerai rien pour vous. Vous ne me prendrez pas la main.

Provisieur : Vous voyez des mains tendues où il n'y a que des ombres. J'ai le désir fugace, moi aussi. Vous êtes bien trop hommasse pour ce jeu.

Elle a un rictus. Un temps.

Elle : Vous savez jouer au pendu monsieur le proviseur ?

Elle se lève, écrit au tableau « CONNAISSANCE = CHAOS ».

Si je soustrais le cri au désir, il n'y a plus de ventre. Si j'interprète la somme des destinées, je multiplie les calvaires.

Provisieur : C'est brillant, vous êtes taillée pour la transmission.

Elle : Attendez. *Elle efface le tableau. Elle écrit « FUIITE – JE = CORPS »*

Provisieur : C'est brillant. Un peu... (*yeux au ciel bras qui bougent*), mais très très attirant.

Je n'ai jamais rien compris aux mathématiques. Mais j'ai appris par cœur.

Provisieur : Je ne peux que vous concéder un talent certain pour d'obscures fantaisies. Vous avez la

verbe ludique.

Elle : J'ai pété les marges, explosé les consignes !

Il se lève, efface le tableau. Il écrit « TENDRESSE X POUVOIR = HOULE »

Proviseur : Vous avez des questions ?

Elle : Vous aussi vous en avez marre, hein ? De prendre le costume du méchant tous les matins. Vous rêviez d'autre chose aussi, non ? Quel rêve, quel mouvement du corps avez-vous enfoui en vous ?

Proviseur : Je n'ai eu que de tout petits rêves, rien d'aussi sensationnel que vous, Mme Stoë. Même si... Oh non, vous allez vous moquer.

Elle : Dîtes-moi !

Proviseur : Je me souviens... Je me souviens que je désirais terriblement monter à cheval. Ptet' que pour vous ce n'est pas une aventure, mais pour moi : c'est l'Everest. J'aurai aimé ça, me sentir en harmonie, vous voyez, le genre maître et ami de la bête. Elles ont une telle force et une telle prestance ces créatures. C'est pas des bestioles, ça, non, c'est des titans. Une sorte de gloire proche de la nature, plus prosaïque, ancré dans la terre... On n'est jamais seul quand on a un lien si fort avec une bête. Imaginez-moi... Je sais être cavalier, c'est sûr (clin d'oeil?). J'ai même vu un numéro une fois où le gars, pardon, l'écuyer, était debout, chaque pied sur un cheval différent et lançait les deux au galop... Pfiouuu. Equilibre, communion parfaite.... Rien à voir avec la vraie vie.

Elle : Vous m'avez entendue, non ? D'autres avenir peuvent nous attendre si nous chassons le réel. Vous aussi vous pourriez décamper, vous poursuivre... Ailleurs !

Proviseur : J'ai vaincu mes délires. Je suis grand, non ? Je suis grand maintenant.

Elle : Illusion. Tous. Petits. Toujours.

Il regarde sa montre.

Proviseur : Je suis attendu.

Elle : Votre femme ?

Proviseur : Je lui ai dit que j'avais une crise à gérer, mais elle n'en sait pas plus.

Elle : Et ça ne dérangera pas votre femme quand elle saura que vous avez passé toute la nuit avec votre maîtresse ?

Sourire.

Proviseur : Que croyez-vous ? Moi aussi j'ai tout mon cœur pour eux.

Elle bas : Partons.

Proviseur : Quoi ?

Elle : Partez !

Un temps.

Elle : Vous me faites suffoquer à rester droit dans vos chaussures. La vie c'est un grand désastre, est-ce que je peux vous en resservir un peu ? Je vois dans vos yeux le même fourmillement que dans les miens, partez maintenant...

Proviseur : Je vois dans vos yeux la même aspiration à tout donner à ceux qui n'ont encore rien. *Un temps.* Ma femme m'attend. Je vous raccompagne ? *Elle ne répond pas.* N'oubliez pas de fermer si vous partez.

Il sort. Un temps. Elle s'assoit. Elle pose ses bras sur la table et son visage dans ses bras, effondrée, endormie. On entend une voix d'enfant.

LA VOIX : Hier la maîtresse a dit que je jouerai le petit chaperon pour le spectacle de fin d'année. Je lui ai demandé pourquoi je ne pouvais pas être le loup, parce qu'au loup glacé j'suis vraiment bonne. Elle m'a dit non, tu es trop petite. Trop petite, trop petite. J'étais un peu triste. Depuis j'hurle à la lune, mais dans ma tête. Paraît qu'on peut être l'animal qu'on veut dans sa tête. Je suis un loup magnifique et fier maintenant , et je danse avec mes quatre pattes. Maman dit qu'un loup ça vit en meute, j'ai regardé partout, et j'ai pas trouvé d'autres loups comme moi. Si je cherche bien partout, je finirai forcément par trouver. Ça se voit vite des loups que ça en est. Je suis sûr que quelque part des loups tendres et en colère m'attendent. En tous cas moi j'y crois.